



Lettre d'information n° 108 du 6 juin 2021 p2/2

www.laramonda.com

Le bout du monde accueillant

(extrait de Hommes, arbres et plantes de la vallée de Rodellar) et animaux !

... C'est du haut du *Paso Foina* depuis les sommets de Barcez, que je découvris la Vallée pour la première fois. Une découverte initiatique. L'avant-veille, nous étions arrivés à minuit, par la piste de Bierge, jusqu'à la «Caseta Rufas», un abri précaire qui tombait en ruines. Le jour d'après nous avons cherché le chemin pour descendre dans la rivière Isuela que nous avons ensuite remontée toute la journée. Vers le soir, j'avais cru mourir noyé et les amis avaient décidé de bivouaquer sous un rocher, l'orage menaçait. Le lendemain, nous avons, au hasard, grimpé les falaises du canyon de Balcez. Un périple en soi. Et nous avons débouché sur ce sommet, près du *Paso Foina*.

Ce fut une illumination sous un genévrier centenaire, et une prémonition. Il était midi, à la fin juin 1974 et à mes pieds s'ouvrait une vallée estompée sous un soleil torride, sous une lumière si forte que les contours des collines, des arbres et des champs, tous les détails du paysage m'apparaissaient floutés par les émanations d'air chaud. Au centre la vallée elle-même formait une sorte de cuvette, la «huerta», aux bords de laquelle je distinguai des villages dont je n'appris le nom que plus tard : Rodellar, Pedruel, San Saturnino. En face de moi s'élevait la muraille de Guara avec ses sommets les plus hauts, l'estafilade de l'Alcanadre, la plus grande verticale d'Europe, celle du Mascun et vers le sud, celle de Naya. Au-delà de ce bassin fermé, s'étendait la plaine du Somontano, perdue dans la brume de chaleur et au nord les Pyrénées encore blanches. Le centre était jaune paille dans les prés, blanc sur les chemins et parsemé de rares taches vertes, pâlies sous la lumière, un ovale délimité par les balafres d'un noir profond des canyons. Ce fut un coup au cœur. Je sais maintenant que je ne pouvais trouver endroit plus approprié pour découvrir la vallée en un seul coup d'œil. Ou alors d'en face, du haut du Tozal ? A cette heure-là, ce jour-là, je me suis dit : «Ici je reviendrai le plus souvent possible, toute ma vie; ce pays sera mon terrain de découvertes.»

Puis nous sommes descendus vers Rodellar, à travers les broussailles, sans chemin tracé, droit devant nous, évitant des ravins secondaires et des ressauts, les jambes griffées par la curieuse végétation épineuse dont j'ignorais tout. Ce fut long et pénible, sans réserve d'eau, sans autre idée que d'atteindre une fontaine et d'en finir avec la fatigue et la marche au soleil. Une initiation également. Trois heures pénibles sous la chaleur oppressante.

Nous étions arrivés au village par un chemin longeant la chapelle en ruines de San Lorenzo puis par une piste caillouteuse se terminant en placette, au bout du monde. Au-delà, il n'y avait ni route ni chemin.

Comme il semble que je bredouillais plus de mots espagnols que mes camarades, ils me chargèrent de trouver la fontaine, un endroit pour camper et deux litres de vin pour célébrer notre odyssée. La première maison, celle de droite, avait une porte massive et, au premier étage, un balconnet où poussaient quelques géraniums rassurants. Un homme d'une quarantaine d'années sortit et adopta un air mi-goguenard mi-accueillant. La chambre à air de voiture, gonflée, que je portais au-dessus de mon sac à dos et qui m'avait servi de bouée dans le canyon, l'avait peut-être étonné. Comme un homme qui n'en est plus à une surprise près, il n'en fit rien paraître et m'indiqua, en face, le chemin de la fontaine.

Puis, quand je lui demandai l'autorisation de camper quelque part, ce fut l'occasion de découvrir l'humour aragonais, souvent pince-sans-rire. Il tendit le bras vers la gauche et dit «là», déplaça son bras et compléta : «ou là», et continuant son mouvement vers la droite «ou alors là», «ou bien ici». «Campe où tu veux, il n'y a plus personne, les propriétaires de toute façon, ne diront rien, ils sont bien loin.»

Pouvait-il me vendre deux litres de vin ? «Te vendre du vin ? Mais je ne vends pas de vin ! Si tu as soif, je vais chercher le *porrón*. Allez, entre à l'ombre, je vais le chercher». C'est ainsi que je fis connaissance avec l'hospitalité aragonaise et avec Florentino Moncasi.

Je n'en suis pas encore revenu et presque 50 ans plus tard, je ne connais encore pas toute la richesse de cette vallée autrefois perdue et célèbre aujourd'hui. Mais je crois qu'entre l'éblouissement du *Paso Foina* et la réception de Florentino, ce jour-là, j'abandonnai déjà un peu les canyons, pour m'intéresser davantage aux habitants et à ce qui m'apparaissait comme un monde en soi. Un monde vivant et accueillant, bien à l'opposé de ce que l'on appelle un désert.

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

Les éditions de la ramonda, SARL, 3 allée Marie Laurent, 75020, Paris RCS 492 793 195 www.laramonda.com